



HAL
open science

Vie et mort du paysanisme breton : Feiz ha Breiz (1865-1875)

Ronan Calvez

► **To cite this version:**

Ronan Calvez. Vie et mort du paysanisme breton : Feiz ha Breiz (1865-1875). La Bretagne Linguistique, 1998, 11, pp.77 - 96. 10.4000/lbl.9624 . hal-04604853

HAL Id: hal-04604853

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04604853v1>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Vie et mort du paysanisme breton : *Feiz ha Breiz* (1865-1875)

Life and death of Breton peasantism: Feiz ha Breiz (1865-1875)

Ronan Calvez



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/9624>

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1998

Pagination : 77-96

ISBN : 2-901737-32-3

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Ronan Calvez, « Vie et mort du paysanisme breton : *Feiz ha Breiz* (1865-1875) », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/9624> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.9624>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Vie et mort du paysanisme breton : *Feiz ha Breiz* (1865-1875)

Life and death of Breton peasantism: Feiz ha Breiz (1865-1875)

Ronan Calvez

- 1 L'étude qui suit s'inspire d'un mémoire de maîtrise d'histoire, intitulé « *Feiz ha Breiz* (1865-1875) et la société bretonne »¹. Les documents étudiés ont été les 550 numéros de la revue en langue bretonne *Feiz ha Breiz* (*Foi et Bretagne*), première manière, dirigée par une grande plume de la deuxième moitié du XIX^e siècle, Yves-Goulven Morvan.
- 2 Ce premier *Feiz ha Breiz* n'est pas très connu : rappelons que la revue qui porte ce nom a paru de 1865 à 1875, puis encore de 1876 à 1884. Mais ce titre, qui est aussi un slogan, à l'euphonie remarquable du reste, est plus volontiers associé au nom de Jean-Marie Perrot qui fut directeur de *Feiz ha Breiz*, deuxième manière, de 1911 à sa mort, le 12 décembre 1943. De même, bien qu'un numéro de la collection *Studi*² lui ait été consacré, le faisant ainsi sortir des limbes de l'humble histoire littéraire bretonne, Goulven Morvan³ reste encore largement inconnu, même de « l'honnête homme » breton.
- 3 Cette communication voudrait rendre justice au journal *Feiz ha Breiz* et à son rédacteur principal : nous commencerons par un rappel historique, puis nous exposerons les grandes lignes de notre travail. Pour terminer, nous élargirons notre propos en suggérant un certain nombre de réflexions que notre précédent travail a lui-même engendrées.
- 4 Un hebdomadaire comme *Feiz ha Breiz* n'est évidemment pas le fruit du hasard : il est le nœud où se rencontrent des convergences multiples et variées.
- 5 À la faveur des premières années du Second Empire apparaît une nouvelle donne politique : il s'agit entre autres d'arracher des mains du clergé le pouvoir temporel⁴. Naturellement, l'Église de France s'émeut et elle prend conscience de la nécessité où elle se trouve de parer à des attaques qui se font de plus en plus franches : il lui faut évidemment lutter sur le même terrain que l'ennemi, en adoptant ses armes, en l'occurrence le livre et le journal. Cette deuxième moitié du XIX^e siècle voit éclore dans

les diocèses une floraison de « Semaines Religieuses »⁵. Cette floraison s’amplifie, entre 1863 et 1868, dans des proportions considérables. Notre revue *Feiz ha Breiz* n’est pas à proprement parler une Semaine Religieuse⁶, pourtant cet hebdomadaire s’inscrit bien dans ce mouvement national général, avec des conditions locales favorables au demeurant et qu’il reflète à la perfection.

- 6 En effet, d’importants progrès agricoles bouleversent à cette époque les campagnes bretonnes : de ces transformations naît une paysannerie moyenne, entièrement nouvelle dans nos terroirs. C’est cette nouvelle paysannerie qui constitue le lectorat potentiel de notre revue. Au même moment, la production littéraire en breton explose littéralement : le clergé bretonnant est l’artisan de cette production, laquelle après 1850 fournit des fruits mûrs et abondants⁷. *Feiz ha Breiz* est l’un de ces fruits.
- 7 Pour la parution de chacun de ses numéros, les plumes ecclésiastiques vont être, pendant les dix années qui nous occupent, particulièrement actives. Les rédacteurs sont dans leur très grande majorité, faut-il le rappeler, des bretonnants de naissance et, de ce fait, maîtrisent parfaitement la syntaxe et le vocabulaire de la langue. Leur but est simple : tout exprimer en breton à l’intention d’un public qui doit être le plus large possible ; en plus des informations que fournit d’ordinaire une Semaine Religieuse, notre journal ajoute de longs articles, et aussi des feuilletons. Le lectorat potentiel bretonnant est à l’époque, en principe, considérable.
- 8 La revue *Feiz ha Breiz*, dans l’usage écrit qu’elle fait du breton, va s’efforcer de mettre au point une langue écrite qui, dans les faits, va représenter une moyenne : elle évitera soigneusement l’hermétisme de certains textes accessibles à une seule élite – et encore fort réduite –, et d’autre part, tout en visant le public populaire, elle offrira à tous une langue simple mais toujours soignée : « *Arabat eo ancounac’hat ez eo d’an dud dizesc, d’ar re a voar a veac’h lenn, eo e c’hell hor c’hazeten ober muia vad. Red eo deomp eta ober hor gallout evit beza ententet gantho, ha pa dlefemp beza blamet gant an dud goueziec. Ar pezh a ouzomp mad, eo an dud goueziec, ha pa o defe avechou poan en ho daoulagad o velet penaus e scrivomp, hon entento ato, eleac’h an dud dizesc a ranc caout ho quiz prezeg pe emaint dioustu nec’het ha dienchet.*
- 9 *Cridi a reomp eta penaus an dud desket mad pere a ra deomp an enor da lenn hor c’hazeten, a ziguemero mad hor quiz prezeg hag ar reiz a heuillomp pa zonzint er pezh am eus merket ama, ha pa zonzint dreist peptra penaus ne scrivomp evel ma reomp nemet Evit gloar Doue ha mad ar bopl. / Il ne faut pas oublier que c’est aux populations sans instruction, à ceux qui savent à peine lire, que notre journal peut faire le plus de bien. Il nous faut donc faire tout notre possible pour être compris par eux, quand bien même devrions-nous être blâmés par les gens savants. Ce que nous savons bien, c’est que les gens savants nous comprendront toujours, quand bien même ils auraient parfois mal aux yeux en découvrant la façon dont nous écrivons. Les gens sans instruction, eux, doivent retrouver leur langue quotidienne ou alors, ils sont immédiatement embarrassés et perdus.*
- 10 Nous croyons donc que les gens bien instruits qui nous font l’honneur de lire notre journal, accepteront de bonne grâce notre langue et la règle que nous suivons, quand ils réfléchiront à ce que j’ai mentionné ici, et quand surtout ils auront à l’esprit que nous écrivons comme nous le faisons uniquement Pour la gloire de Dieu et le bien du peuple⁸ ».

- 11 Ce courant, Goulven Morvan en est le parfait médiateur et le remarquable représentant, tant par son origine sociale – petite paysannerie du Bas-Léon – que par son statut d’ecclésiastique qui, en cette période concordataire, fait du prêtre un notable, mais un notable qui a tout à fait l’oreille du peuple dont il est issu.
- 12 Au fil des 550 numéros de notre revue se dessine l’image d’un peuple breton exemplaire : celui-ci est avant tout agricole et religieux.
- 13 En 1865, l’importance de la Bretagne rurale et paysanne est tout à fait considérable. De cette situation, notre hebdomadaire se fait l’écho dès les premiers numéros et l’ensemble du corpus regorge de conseils nombreux pour les agriculteurs. Cependant, ces conseils ressortissent, en fait, à deux visions relativement opposées du monde paysan avec parfois, il est vrai, des chevauchements.
- 14 On relève, en premier lieu, un discours « laïc », représenté par Théophile de Pompery⁹. Pour notre agronome, il ne fait aucun doute que l’homme est sur terre pour travailler¹⁰. Cependant, si « *an Aotrou Doue en deus lavaret d’an den e renkeje labourat ha c’houezi evit caout e voued ac ar pezh a zo red evit e oll ezomou / le Seigneur Dieu a dit à l’homme qu’il devrait travailler et suer pour avoir sa nourriture et le nécessaire pour tous ses besoins* », l’auteur ajoute que le Seigneur Dieu « *n’en deuz ket difennet outhan lacad e skiant ac e izin d’en em disama deuz lod doc’h ar beac’h en deus roed da bep hini er bed-ma. / ne lui a pas défendu d’utiliser son intelligence et son ingéniosité pour se soulager d’une partie du fardeau qu’il a donné à chacun dans ce monde*¹¹ ». L’auteur invite donc à adopter les techniques nouvelles dans le but d’améliorer le quotidien pour en évacuer autant que faire se peut les aspects pénibles¹². Tout au long des articles de Théophile de Pompery, un leitmotiv se fait jour que l’on pourrait aisément résumer par la formule « Aide-toi et le ciel t’aidera » : « *N’em eus ken nemet eur guer da lavaret : grit buez mad, hag eleac’h tamal an douar, an amzer hag ar mevelien, likit ho poan ha taolit evez var kement a reot en ho tieguez, ha Doue a vezo ganeoc’h. / Je n’ai qu’un mot à ajouter : soyez justes, et au lieu d’accuser la terre, le temps et les domestiques, impliquez-vous et prenez soin de tout ce que vous ferez dans votre exploitation, et Dieu sera avec vous*¹³ ».
- 15 Au fil des numéros, cette conception clairement affichée se trouve contrecarrée, et finalement dominée, par une vision plus nettement spirituelle : est surtout représentatif de ce courant un certain *Lan an Dall*¹⁴, à la plume particulièrement alerte et aiguisée. Dans cette perspective, la toute-puissance de Dieu est nettement proclamée : elle ne saurait être mise en discussion ; Dieu est l’auteur de tout bien, pour obtenir ressources de la terre et produits de la ferme, il compte naturellement plus que les intelligences les plus déliées de ses créatures les hommes¹⁵. Mais, en plus de cette perspective spirituelle, se fait jour une critique argumentée dont le but est de montrer que les méthodes et les outils nouveaux prônés sont irréalistes... et même préjudiciables : « *Arabad eo evelato cridi na sonjal e rafe vad d’an oll kement nevezinti a zeu er vro. (...) An dournerezou, evit guir, a ra calz sicour, dreist peb tra pa vez chansuz, diez an amzer, d’ar re ho d’euz atanchou braz hag eost hir da zourna. Hag hi a ra ker brao cont eun darn dieien dister, re baour evit prena eun dournerez, marteze zoken evit paea dervez labour eun dournerez ? / Il ne faut tout de même pas croire ni penser que toute nouveauté qui vient dans le pays, fasse du bien à tous. (...) Les batteuses, assurément, aident beaucoup – surtout quand le temps est difficile et hasardeux – ceux qui ont de grandes exploitations et une grande moisson à battre. Sont-elles aussi profitables à un grand nombre de petits exploitants, trop pauvres pour acheter une batteuse, peut-être même pour payer la journée de travail d’une batteuse ?*¹⁶ » L’auteur fait preuve de réalisme et

semble bien connaître la situation économique de la société paysanne dans laquelle il vit.

- 16 Les tenants de ces deux discours quelque peu contradictoires sont indiscutablement préoccupés par la misère du peuple paysan : les modernistes préconisent la formation de véritables « agriculteurs » ; cependant, dans l'autre camp, où dominent les gens d'Eglise, on se refuse à adopter cette « déviation » libérale qui vient détruire l'ordre naturel et social voulu par Dieu. D'un côté, se fait jour un capitalisme libéral avancé, de l'autre, subsiste le schéma d'une « civilisation chrétienne intégrale » dans laquelle les « paysans » sont certes des travailleurs mais aussi – et surtout – des chrétiens. Ainsi, au sein de *Feiz ha Breiz*, se développe toute une littérature qui idéalise et sacralise le paysan breton laborieux, qui vise à mettre en évidence un mode de vie simple où labeur rime avec bonheur¹⁷. C'est bien ce tableau idéal et idéalisé que viennent briser les techniques et les méthodes nouvelles : à cause d'elles, le « paysan » devient « agriculteur »¹⁸. Les discours de nos rédacteurs nous semblent donc ne pas parler de la même chose, ou plus précisément n'entrent pas dans le même cadre. Chez *Lan an Dall*, ce qui est exprimé, c'est la crainte que toute amélioration matérielle ne puisse se faire qu'au détriment de la vie spirituelle.
- 17 Dans le titre *Feiz ha Breiz*, il y a d'abord le mot *Feiz*. Notre collection présente donc naturellement de nombreux aspects, avec des dominantes, de la vie religieuse et de la piété bretonne. Se fait jour ainsi, d'une part, une religion collective qui s'épanouit lors des pardons¹⁹ et des missions, et d'autre part, est nettement marquée aussi la piété individuelle, qui prend volontiers des aspects de ferveur mariale²⁰ et qui se nourrit, dans le journal, par de vivantes descriptions : des vies de saints²¹. Notre hebdomadaire fait la part égale à l'une et à l'autre de ces deux expressions, sans que l'on puisse préciser lequel de ces deux courants correspond le mieux à la sensibilité du peuple. On peut néanmoins affirmer que les différentes manifestations collectives font naître un réel « sentiment identitaire » que le journal souligne fortement : paysan, catholique et breton forment une trilogie indissociable, qui trouve dans *Feiz ha Breiz* ses lettres de noblesse. En somme, se fait jour dans le journal une idéologie que l'on peut appeler « paysanisme breton ». Edifice instable pourtant, car l'un ou l'autre des éléments de la trilogie, et pourquoi pas tous les trois, paraissent menacés...
- 18 Nombreux sont les dangers en effet, dangers au-dehors, dangers au-dedans. Au-dehors, c'est la pression extérieure qui menace la Bretagne en tant que région distincte et dont les vertus et qualités la mettent à part, sinon au-dessus, d'autres provinces françaises. Le danger intérieur est encore plus pernicieux, puisque c'est la Bretagne d'aujourd'hui qui risque d'être inférieure à celle d'autrefois, toujours au regard de ses vertus et qualités.
- 19 Parmi les maux étrangers, et non le moindre, se présente la ville. Celle-ci, lorsqu'elle se situe en Bretagne, est une non-Bretagne enkystée dans le pays breton, et particulièrement périlleuse du fait de sa proximité. La ville est à proprement parler un « autre monde », en étant l'exact opposé du monde paysan, tant sur le plan matériel que spirituel. « *Grit ar goullen-ma oc'h eul lampon bihan, savet war ar ru, euz a Vrest, euz a Vontroulez, euz a Gemper : "Ha debret eo ho lein, ma faotr ?" (...) Hag oz pezo diout-ha, d'an hirra, ar respont verr ha diffoutre-ma, ha c'hoaz war eun ton hag a ziskouez d'eoc'h ne ra fors ac'hannoc'h, daoust d'ho paro c'hriz : "Ia, msieu"*.
- 20 *Grit an eveleb goullen oc'h eur bugel savet mad diwar ar meaz, hag e responto d'oc'h : "Ia, dre c'hras Doue pe a drugare Doue, Aotrou". Hag ar respont-ze a vezo roet war eun ton ha gan eun*

ear modest. / Posez cette question à un petit polisson de Brest, de Morlaix, de Quimper, élevé dans la rue : "Avez-vous déjeuné, mon garçon ?" (...) Et il vous répondra, au plus long, cette réponse courte et sans gêne, et encore sur un ton qui vous montre qu'il se moque de vous, malgré votre barbe grise : "Oui, m'sieur".

- 21 Posez la même question à un enfant bien élevé à la campagne et il vous répondra : "Oui, grâce à Dieu, Monsieur". Et cette réponse sera faite sur un ton et avec un air respectueux²² ».
- 22 Mais, c'est toute ville, même non bretonne, qui est présentée comme perniciose. La ville sera présentée comme le lieu où viennent échouer et se dégrader d'anciens paysans : le tableau qui en est fait décrit l'indigence spirituelle et matérielle de ces déracinés. Le but est de présenter la ville comme un véritable repoussoir pour ceux qui désireraient quitter la campagne. Moyennant des tableaux largement caricaturaux, on voit d'honnêtes paysans bretons venir se jeter avec inconscience dans les bras des ouvriers, ces mécréants qui habitent la ville...²³
- 23 Un autre danger est lui aussi stigmatisé : ce sont les « mauvais livres », qui commencent à pénétrer les campagnes, et détail horrible, ils sont aussi rédigés en breton. « *E brezoneg, evit guir, ne scrifer nemeur a enep ar relijion ; beb en amzer gouscoude ar zarpant coz a gaf etouez hor c'henvroiz eur Breton bennag evit e zicour da ober he vicher, hag an tamouigou scrit dizoue a skigner e brezoneg a ra seulvui a zrouk ma tisfizier nebeutoc'h anezho.* / En breton, assurément, on n'écrit guère contre la religion ; de temps en temps cependant, le vieux serpent trouve parmi nos compatriotes quelque Breton pour l'aider à faire son travail, et les quelques textes athées que l'on répand en breton font d'autant plus de mal que l'on s'en méfie moins²⁴ ». Les premiers visés sont les écrits protestants qui portent atteinte à l'intégrité de la foi catholique et à l'homogénéité du troupeau spirituel breton, puis, à partir de 1872, les almanachs qui sont les témoins de la lente laïcisation de l'écrit breton : perspective scandaleuse et inacceptable pour Goulven Morvan²⁵ et son équipe...
- 24 Les dangers intérieurs sont encore plus alarmants s'il se peut. Le journal dénonce la dégradation, qui se fait jour, de la société paysanne. Cette dégradation est particulièrement visible au niveau de la jeunesse : si le journal constate que la jeunesse est particulièrement dévergondée, turbulente et frondeuse²⁶, il ne cherche pas moins des explications à ces transformations. Une des raisons principales avancée est l'éducation, l'instruction, *an deskadurez* : « *Mar d'eo trist an amzer, mar d'euz hano, leac'h evit hor bro da veled hep dale eun amzer c'hoaz dristoc'h, an abeg gant ar muia eo an deskadurez a zo brema en hon touez. (...) Ne ket c'houi ken nebeud ha me a damallo pep deskadurez (...). Nan ; mes deskadurez ha deskadurez a zo. (...) Gouzoud hep kared Doue, beza doktor hep beza guir gristen, kristen c'houek, a zo en em rei mui oc'h mui d'an orgouill, a zo kemered an tu da zisprizout an oll.* / Si notre époque est triste, s'il y a lieu pour notre pays de voir sous peu une époque encore plus triste, la raison principale en est l'éducation qui est en vigueur maintenant parmi nous. (...) Ce n'est ni vous ni moi qui accuserons toute éducation. (...) Non, mais il y a éducation et éducation. (...) Savoir sans aimer Dieu, être savant sans être vrai chrétien, chrétien fervent, c'est devenir de plus en plus orgueilleux, c'est prendre le moyen de mépriser tout le monde²⁷ ». Diffusée en français, cette instruction se répand dans de vastes couches de la population et elle représente une menace mortelle pour l'âme des jeunes. « *Beza ez euz kalz bretoned, kalz braz a na reont nemeur a stad euz a yez pe brezeg o zud koz, hag a lesffe anez-ha gan mall. Tor or beuz, va mignoned. Ne ouzom ket petra a zisprizom, o tisprizout ar brezoneg. Eun donezon a Zoue, eun donezon*

gaerroc'h eged na zonjit, a zisprizom, o tisprizout yez on Tadou. Hag ivez, oc'h ober kemment a stad euz ar galleg, o veza ken leun a fouge gan ar c'hos tam galleg a ouzom, pa ouzom eun tam bennag, e tiskouezom neubeut a skiant. Ar galleg-ze, klevit, mar talc'hom d'her prizout kemment, a ma ne zeuom da ober muioc'h a stad, eged n'or beuz greet beteg-hen, euz or brezoneg ha da boanya gwelloc'h d'hen miret, ar galleg-ze a vezo penn-ab-eg a varo evid ar feiz kristen en or bro, abarz nemeur a gantvejou. (...) Petra a ouffe da c'hoarvezout goassoc'h gan eur vro, gan eur bobl eged koll he feiz, ar gwir feiz ? Ha mâ ! mar tolim a gostez or brezoneg evid kemmeret ha komz en he lec'h ar galleg, war ar meaz evel e kear, e tolim ivez a gostez da heul or feiz kre, beo, eon. (...) Ia, Breiz-Izel, bro ar feiz beteg-hen, a zeuyo da veza evel an niver braz euz ar c'harteryou all euz ar Frans, e pe-lec'h ez eo goal zistereet ar feiz. / Il y a beaucoup de Bretons, un très grand nombre, qui font peu de cas de la langue de leurs ancêtres et qui l'abandonneraient avec empressement. Nous avons tort, mes amis. Nous ne savons pas ce que nous méprisons en méprisant le breton. C'est un don de Dieu, un don plus beau que vous ne pensez, que nous méprisons en méprisant la langue de nos Pères. De plus, en faisant tant de cas du français, en étant si fier du fichu peu de français que nous connaissons – quand nous en savons un peu – nous faisons preuve de peu d'esprit. Ce français, vous entendez, si nous continuons à le priser tant et si nous ne nous décidons pas à faire plus de cas de notre breton que nous l'avons fait jusqu'à présent, et si nous ne nous évertuons pas davantage à le maintenir, ce français-là sera responsable de la mort de la foi chrétienne dans notre pays, d'ici quelques siècles. (...) Que pourrait-il arriver de pire à un pays, à un peuple que de perdre sa foi, la vraie foi ? Eh bien, si nous jetons de côté notre breton pour prendre et parler à sa place le français, à la campagne comme en ville, nous jetterons aussi de côté à la suite notre foi forte, vivante, droite. (...) Oui, la Basse-Bretagne, pays de la foi jusqu'à présent, deviendra comme la majorité des autres régions de la France où la foi est bien affaiblie²⁸ ». Le propos de Jean-Charles Kersalé a le mérite d'être clair. De plus, il montre que dès la moitié du siècle, le français est ressenti par une certaine partie de la population comme une conquête nécessaire et par le clergé comme le pire des dangers²⁹.

- 25 Un personnage symbolise de manière frappante cette dérive redoutée : « *an Aotrou / le Monsieur* » : « *An Aotrou a zo anter-coueriad, anter bourc'hiz. Eun den eo ganet ha savet var ar meaz. / Le Monsieur est mi-paysan, mi-bourgeois. C'est un homme né et élevé à la campagne³⁰* ». Lui et ses comparses – « *an Aotrouien* » – sont bel et bien des traîtres : ils renient leurs origines bretonnes, bretonnantes et paysannes, rejettent leurs ancêtres, et, pour tout dire, le cadre traditionnel d'une Bretagne saine et sainte. *Feiz ha Breiz* produit de nombreux textes qui incitent le paysan à ne pas quitter la campagne, à ne pas abandonner un mode de vie sain. C'est ici que prend toute sa force le poème de Jean Favé³¹ dont voici quelques strophes : il est un bon reflet de l'idéologie que véhicule *Feiz ha Breiz*.

« 1. *Ni, Bretonet a Vreiz izel,
Lavaromp oll : mil gweach mervel,
Kentoc'h eghet trec'hi orin
Daoust dar pennou touz mousc'hoarzin.*

Nous Bretons de Basse-Bretagne,
Répétons tous : mille fois mourir
Plutôt que de renier (notre) origine
Bien que les têtes rases sourient.

2. *Dalc'homp mad da c'hiz hon tadou
En ho dillad en ho c'homzou*

*Kent kounac'hat ar brezonek
Trouc'homp hon teod en eun taol c'houek³².*

Tenons bon à la coutume de nos pères
Dans leurs habits, dans leurs paroles
Plutôt que d'oublier la langue bretonne
Coupons notre langue d'un coup sec.

3. *Komzent gallek ar pennou touz
Kerkoulz hag ar merc'het lipouz
Ni a gendalc'ho ar iez koz
Euz a Adam er baradoz.*

Que les têtes rasées parlent français
Autant que les filles délicates
Nous, nous préserverons la vieille langue
D'Adam au paradis.

10. *Kendalc'hent keriz da vragal
M'ar keront e tinellou fall
Ganeomp e vezint kemeret
Evel guerzet d'an droug speret.*

Que les citadins continuent à faire la fête
S'ils le veulent dans de mauvaises "buvettes"
Nous les considérerons
Comme vendus au diable.

11. *Dalc'hent keriz ho dillad splam,
Ho izili n'int ket dinam,
Hak a c'houlen beza kuzet
Dindan er golo kaër meurbet.*

Que les citadins gardent leurs habits éclatants,
Leurs membres ne sont pas immaculés,
Et demandent à être cachés
Sous une enveloppe magnifique.

12. *Hon izili ni n'int ket bresk
Ganeomp ema an dud iac'h pesk
Greomp faë bepret var ghiziou ker
Hak eb goudor oc'h an amzer.*

Nos membres à nous ne sont pas fragiles
C'est nous qui avons les gens en parfaite santé
Méprisons toujours les modes de la ville
Non résistantes aux intempéries.

13. *Ia, kouer zo anter gollet
O komz gallek pa vez klevet
Pa zarempred an tinellou
A zighemer tud ar c'heariou.*

Oui, le paysan est à moitié perdu
Quand on l'entend parler français
Quand il fréquente les "buvettes"
Qui accueillent les gens des villes.

14. *Eno e tesk forc'ha danvez
Eno siouaz e kleo bemdez*

*Mallosiou ha komzou euzuz
Eno e tesk peb tra mezuz.*

Là, il apprend à dépenser le bien
Là, hélas ! il entend tous les jours
Jurons et paroles épouvantables
Là il apprend tout ce qui est honteux.

15. *Iez ha gwiskamant hon tadou,
A ziskwez splann hor c'halounou
A so stag mad oc'h al lezen
A brezeg deomp hor beleyen.*

La langue et l'habit de nos pères
Montrent de façon éclatante nos cœurs
Qui sont bien liés à la loi
Que nous prêchent nos prêtres.

16. *Ra vezint deomp, traou talvoudek
Ho c'hendalc'homp 'ta kalounek
Hor reolen bezet bepret
Kentoc'h maro eghet saotret.*

Qu'ils nous soient toujours précieux
Conservons-les courageusement, donc,
Que notre loi soit toujours
Plutôt mourir que d'être souillé³³ ».

- 26 La distance prise par *Feiz ha Breiz* par rapport à tout ce qui menace l'ordre social paysan se fait en donnant dans la violence du style et le caricatural : ce sont là les procédés ordinaires de la polémique. Le fait est, en tout cas, que dès le premier *Feiz ha Breiz*, se font jour les éléments d'un nationalisme clérical ; ce dernier s'épanouira sans ambages et avec netteté dans les colonnes du second *Feiz ha Breiz*, sous la plume de son directeur Jean-Marie Perrot³⁴.
- 27 Les gardiens de l'ordre social menacé sont, naturellement, les prêtres, dont l'importance éclate à toutes les pages du journal. Le prêtre, véritable pasteur³⁵, mène son troupeau dans les chemins de la vie spirituelle mais aussi de la vie politique³⁶, sociale et même privée³⁷. Au fil des numéros, au fil des années et au fur et à mesure, donc, que la « montée des dangers » se fait de plus en plus perceptible, on devine une volonté de conserver à une société hiérarchisée sa cohésion³⁸, celle-ci s'opérant principalement autour de l'autel. Hors de l'Eglise, point de salut. Hors de la religion, point d'ordre. « *Ma na veler nemet re al lakipoted o c'houeza an tan voall dre ar vro, perak ar guir gristenien, nobl ha pobl, beleien ha diveleien, micherourien ha bourc'hisien, daoust d'ho stad, daoust d'ho hano, n'hellint hi ket rei an dourn an eil rum d'egile, evit mired oc'h an tan da gregi, evit he vouga pa vez, siouaz ! kroget, pa c'hourdrouz trei peb tra e ludu ? / Si l'on ne voit que trop les vauriens répandre l'incendie à travers le pays, pourquoi les vrais chrétiens, les nobles et le peuple, prêtres et laïcs, ouvriers et bourgeois, malgré leur état, malgré leur nom, ne pourront-ils pas se donner la main de l'une des catégories à l'autre, afin d'empêcher le feu de s'allumer, afin de l'étouffer puisque, hélas ! il est allumé, puisqu'il menace de réduire toute chose en cendres ? »*
- 28 L'alliance avec les légitimistes³⁹, clairement affichée dans les derniers numéros, trouve là toute sa crédibilité.

- 29 Après ces paragraphes d'analyse, essayons de prendre de la hauteur et d'aventurer une synthèse ou tout au moins, d'ouvrir des pistes.
- 30 Un premier point mérite d'être souligné : pendant dix ans, un homme, un seul, Goulven Morvan, a dirigé le journal en lui imprimant sa personnalité qui apparaît dans les axes principaux du journal, tout comme dans les évolutions qu'il impulse et qu'il maîtrise. Son départ soudain, en août 1875, et son entrée au noviciat de la rude abbaye de Timadeuc, restent inexplicables.
- 31 La deuxième série du premier *Feiz ha Breiz* commence l'année suivante⁴⁰ : l'hebdomadaire se politise au point de devenir officiellement un journal politique en 1877. Parallèlement, on observe que parmi les dangers exposés dans la première série, ne sont conservés ici, pour tenter de les conjurer, que les seuls dangers intérieurs. La Basse-Bretagne perd de sa spécificité et n'apparaît plus comme un réservoir de vertus saines : c'est qu'elle est en proie aux affres de la modernité. Le « paysanisme breton », mis en exergue dans la première série, s'efface progressivement après le départ de Goulven Morvan. Bien que rédigée en breton, la deuxième série du premier *Feiz ha Breiz* est plus catholique que bretonne.
- 32 Pouvons-nous mesurer, plus de cent ans après, l'impact de notre hebdomadaire ? On notera l'absence d'un courrier des lecteurs. Directeur et rédacteurs sont les maîtres absolus de l'équilibre de leur feuille. La société dont *Feiz ha Breiz* est l'émanation ne s'exprime pourtant qu'à travers un prisme ; ce prisme, ce sont les quelques rédacteurs de la revue.
- 33 Jusqu'où et comment *Feiz ha Breiz* influence-t-il ses lecteurs ? Aucune réponse ne peut être donnée à ces questions. Ainsi, par exemple, les lecteurs sont constamment mis en garde contre les dangers de la ville, des mauvais écrits, de l'instruction française. Le discours a été lu et entendu par des familles. A-t-il toujours convaincu ? Ou au contraire n'a-t-il pas « donné des idées » ?
- 34 Pour conclure, on peut estimer que *Feiz ha Breiz* a fait oeuvre de promotion en diffusant la lecture (plus de 1500 abonnés en 1870...), en proposant une certaine ouverture au monde. Mais ses positions défensives ont abouti à un refus du monde tel qu'il est, et verrouillé le breton, pour quelques décennies, dans le camp des conservateurs : au même moment, le français apparaîtra comme libérateur.

*Eheu ! Quid nolui misero mihi ? Floribus Austrum
Perditus et liquidis immisi fontibus apros.*

NOTES

1. Ronan CALVEZ, *Un paysanisme breton. Feiz ha Breiz (1865-1875) et la société bretonne*, Mémoire de maîtrise, multigraphié, UBO, 1993, 247 p.
2. Yves LE BERRE, Jean LE DÛ, Yves-Goulven MORVAN, *Textes choisis dans Feiz ha Breiz*, *Studi*, n° 11, CRDP, 1979.
3. Goulven MORVAN est né le 12 décembre 1819 à la Forêt-Landerneau. Ordonné prêtre en 1851, il est nommé vicaire à Querrien ; puis, en 1854, vicaire à Brasparts ; en 1859, vicaire à Plouigneau ;

en 1861, vicaire au Tréhou. En 1865, Goulven Morvan est nommé à Quimper, où il se consacre pleinement à la rédaction de *Feiz ha Breiz*, jusqu'en août 1875, avec seulement un court intermède de quelques mois comme recteur de Penhars, en 1869. En septembre 1875, il entre au noviciat de la rude abbaye de Timadeuc après, vraisemblablement, un court passage à l'abbaye cistercienne de Melleray. Il émet ses vœux simples le 8 septembre 1877. « Il fallut beaucoup de courage à cet homme cultivé pour entrer à Timadeuc, tant la vie y était austère et anti-intellectualiste. Le fait est que les moines apprécèrent grandement sa conversation, son savoir et sa sagesse. Les bretons bretonnants étaient surtout à l'aise avec lui tant sa connaissance de la langue était remarquable, même s'il eut quelque mal à saisir les mérites du vannetais. (...) Cet homme naturellement très vif faisait remarquer que la patience est la vertu la plus nécessaire à la Trappe. Il sut être patient et moine de grande vertu » (Lettre du Frère-archiviste Heno, « d'après des notes d'archives de l'Abbaye de Timadeuc »). Nommé prieur en 1888, Goulven Morvan meurt à l'abbaye le 16 février 1891.

4. Cette affirmation abrupte gagnerait à être nuancée, mais ce n'est pas le lieu ici d'en débattre.
5. Cette floraison a fait l'objet d'une étude d'Emile Poulat : Les « *Semaines Religieuses* ». *Approche socio-historique et bibliographique des Bulletins diocésains français* (Lyon, 1973). Par ailleurs, le travail d'Henri Sempéré sur la *Semaine Catholique de Toulouse -1861.1908-* (Thèse de 3^e cycle, Toulouse, 1971), déborde largement l'étude de la seule feuille du diocèse de Toulouse et concerne tout le « mouvement de création des Semaines Religieuses ».
6. Rappelons que le premier numéro de la *Semaine Religieuse* du diocèse de Quimper et Léon est de 1886, et que cette publication est naturellement rédigée en français.
7. « La double décennie du second Empire coïncide avec l'apogée des lettres bretonnes : jamais autant d'écrivains n'auront composé autant d'ouvrages pour autant de lecteurs » (Y. LE BERRE, « La propagande révolutionnaire et contre-révolutionnaire dans la littérature bretonnante du XIX^e siècle », dans *La Révolution française dans la conscience intellectuelle bretonne du XIX^e siècle*, Brest, CRBC, 1988, p. 178).
8. *Goulven Morvan*. N° 9, 1.IV.65, p. 65.
9. Né en 1814 à Couvrelles (Aisne), il introduit dans le domaine du Parc en Rosnoën – acheté en 1830 par son père –, et dans les alentours, les nouvelles techniques agricoles. Il publie en 1851 un ouvrage bilingue de vulgarisation agricole dont il reprend les préceptes dans ses articles pour *Feiz ha Breiz*. Il devient député républicain en 1870 et il occupe cette charge jusqu'à sa mort, en 1880.
10. « *Peb hini a renk labourat pe doc'h e c'horf pe doc'h e speret. (...) Petra rafe an den doc'h e amzer, ma ne labourfe ket ? Ober buez fal ; rac dao eo dez an em rei d'eun dra benac, da vea labourer pe mevier. (...) / Chacun doit travailler physiquement ou intellectuellement. (...) Que ferait l'homme de son temps s'il ne travaillait pas ? Il mènerait une mauvaise vie ; car il lui faut se consacrer à quelque chose, être travailleur ou ivrogne. (...)* » (Théophile de Pomperly. N° 15, 13.V.1865, p. 118).
11. Théophile de Pomperly. N° 15, 13.V.1865, p. 118.
12. « *Red eo caout muioc'h a ijin, leuskeur ar c'hiz cos evit kemer an doareou desket gant ar re gouiec, evit ober vad an dud ha greski pinvidiguez ar vro. / Il faut donc avoir plus d'ingéniosité, abandonner le vieil usage pour accueillir les méthodes que les gens expérimentés ont apprises, pour faire le bien des gens, et augmenter la richesse du pays* » (Théophile de Pomperly. N° 19, 10.IV.65, p. 149).
13. Théophile de Pomperly. N° 63, 14.IV.1866, p. 85.
14. Selon certains, *Lan an Dall* serait un pseudonyme de Lan Inisan – l'auteur de *Emgann Kerguidu*. Notre étude sur cette période du premier *Feiz ha Breiz* nous fait plutôt penser à François Gourc'hant (1812-1890), recteur de Guissény, auteur de *Petra da ober*, virulente brochure légitimiste signée, cette fois, *Mikeal ar Balc'h...* Dans le premier *Feiz ha Breiz*, il est l'auteur d'une série régulière d'articles, « *Brema ha guechall /Maintenant et autrefois* », qui est censée représenter la conception et les idées d'un paysan breton de bonne souche.
15. « *Grit traou nevez, claoiou nevez, benviachou nevez kement ha ma kerot ; grit henchou, henchou bras, henchou bihan, henchou houarn, (...) grit draillerezou, freuzerezou, dournerezou, nizerezou..., muia ma*

hellot ; an oll draou-ze, hag hi burzuduz, ne virint ket na zeuio ar goanv ien varlerc'h an hanv tom, ar glebor goude ar zec'hor, ar c'hlenved eleac'h ar iec'hed ; na zavo louzeier fall en hon douarou, fank var hon henchou braz (...); na zirolo ar barrou arne, ar goal avelou, ar c'hazarc'h, ar gudurun ; na vezo calkennet hor parkeier gant ar brini, ar gozed (...), na vezo stank ha stank tennet dour, dour druz euz hon daoulagad. (...) Ni n'hellomp caout na panez, na melchen, na patatez, nag eost, nep tra vad, nemet dre zorn trugarezuz hon Tad a zo en Env, hag a dle, dindan boan da veza diskiant ec'hiz hon anevaled, en em drei outhan dalc'h-mad, evit goulenn digantha gueach glao, gueach heol, gueach soublien, gueach crazien : sicour an Aotrou Doue a dal deaom-ni n'ouzor pegement memez evit ma savo peuri d'hor loened, evit m'hor bezo gant hor zaout ha leaz hag amann. / Donnez dans la nouveauté, faites des engins nouveaux, des outils nouveaux tant que vous voudrez ; faites des routes, de grandes voies, de petits chemins, des chemins de fer, (...) faites des hacheuses, des herses, des batteuses, des vanneuses... le plus que vous pourrez ; tous ces instruments, pourtant merveilleux, n'empêcheront pas l'hiver froid de succéder à l'été chaud, l'humidité à la sécheresse, la maladie à la santé ; n'empêcheront pas que ne poussent les mauvaises herbes dans nos terres, qu'il y n'ait de la boue sur nos grands chemins (...), que ne se déchaînent les orages, les tempêtes, la grêle, le tonnerre ; que ne soient dévastés nos champs par les corbeaux, les taupes... n'empêcheront pas nos yeux de verser et de verser encore des larmes, d'abondantes larmes. (...) Nous, nous ne pouvons obtenir ni panais, ni trèfle, ni pommes de terre, ni moisson, rien de bon, si ce n'est par la main bienveillante de notre Père qui est aux cieux et nous devons, sous peine d'être insensés comme nos bêtes, nous tourner toujours vers lui pour lui demander parfois de la pluie, parfois du soleil ou bien un temps pluvieux ou encore de la sécheresse : le secours de Dieu est pour nous irremplaçable et vaut aussi pour la pâture de nos bêtes, pour que nous ayons, de nos vaches, du lait et du beurre » (*Lan an Dall*. N° 112, 23.III.67, p. 60-61).

16. *Lan an Dall*. N° 112, 23.III.67, p. 61.

De même, dans un autre numéro, l'auteur exerce sa plume contre les notables qui prônent des méthodes nouvelles de travail... qui ne concernent pas les petits métayers : « *E pelleac'h nemeur euz hor bro-ni, va aotrouien, e ve cavet tu brema da ober evel a lavarit ? Atanchou bras hag hi a zo stank en hon touez, dreist oll en eul loden a Leon, dreist oll en Arvorioù ? Gouzoud a rit-hu, pe ne ouzoc'h-hu ket eo diez, diez en hon amzer, e nousped a barrez, caoud eun derveziou arat douar tom da labourad ? Ez eo eur merour braz an hini en d'euz var he gont daouzek, pemzek, ugent devez arad a zouar hed ? (...) E meur a barrez, ha ne ket an dieien vihan, ar verourien vihan eo a ra an niver brasa ? (...) Eur mondan bennak a hell ober dioc'h ar c'hiz nevez ; mez, a gant merour, tri-ugent, marteze pevar-ugent a ranko c'hoaz, eun tachad brao, me gred, var meur a gant heuilla ar c'hiz coz, selled piz oc'h ho godel abarz ober dispignou chansuz. / Où donc dans notre pays, mes chers messieurs, trouverait-on le moyen de faire maintenant comme vous dites ? Les grandes exploitations sont-elles nombreuses parmi nous, surtout dans une partie du Léon, surtout sur les côtes ? Vous savez, ou vous ne savez pas qu'il est difficile de nos jours, dans de nombreuses paroisses, d'avoir des journaux de terre productive à travailler ? Que celui qui a, à son compte six, sept, cinq, dix journaux de terre à blé est un grand métayer ? (...) Dans beaucoup de paroisses, ne sont-ce point les petits exploitants, les petits métayers qui sont les plus nombreux... ? (...) Un richard peut bien suivre la nouvelle mode, mais sur cent métayers, soixante, quatre-vingt peut-être devront encore, un bon moment je crois, conserver la mode ancienne, inspecter minutieusement leur poche avant de faire des dépenses hasardeuses » (*Lan an Dall*. N° 114, 6.IV.67, p. 75).*

17. « *Nag hen zo trist, trenk hon doare,*

Er goanv, en hanv, e peb mare,

Ni tud dister, tieien geiz,

Ma na vez stard ha beo hor feiz !

Qu'elle est triste, qu'elle est amère notre existence,

En hiver, en été, en toute saison,

Nous, pauvres gens, pauvres exploitants,

Si nous n'avons pas notre foi forte et vivante !
Ker ha ker eo hon atantik,
Hag hon aotrou a zo jurdik,
Ha Gouel-Mikeal a gav he dro
Bep bloaz d'he zeiz da zond er vro.
 Notre petite ferme est joliment chère
 Et notre propriétaire est sourcilieux,
 Et la Saint-Michel trouve bien le moyen
 De réapparaître tous les ans, à son heure, dans le pays.
 (...)
Eur mestr a zo evit an oll,
Na lez netra da vont da goll,
A bae peb den, ken teo, ken moan,
Dioc'h he labour, ervez he boan.
 Il existe un maître qui est pour tous :
 Il ne laisse rien se perdre,
 Il rémunère tout homme, aussi bien le gros que le maigre,
 En fonction de son labeur et à la mesure du mal qu'il s'est donné.
Da biou neuze gloar, euruzded
Er Baradoz gant an Dreinded,
Nemet d'an den, d'al labourer
En d'euz ker stank poan eur merzer ?
 A qui dans ces conditions la gloire, le bonheur
 Au Paradis avec la Trinité,
 Si ce n'est à l'homme, au laboureur
 Qui endure autant de tourments qu'un martyr ;
A vez dalc'h-mad sammet he gein,
Gant goad he dreid a liv ar vein,
A freuz he ler, da heul he brez ;
Hag oc'h ar spern, hag oc'h an drez.
 Lui qu'un fardeau accable sans répit,
 Lui dont les pierres sont maculées du sang de ses pieds ;
 Lui qui, dans la hâte qui le fait se presser, se déchire le cuir,
 Tant aux épines qu'aux ronces ;
A vez er meaz dre bep amzer,
Dre scorn, dre erc'h, ha dre domder,
Guisket tano da bep mare,
Coulz e genver hag e gouere.
 Lui qui est dehors par tous les temps,
 Par temps de gel, de neige ou de grosses chaleurs,
 Légèrement vêtu en toute saison,
 Aussi bien en janvier qu'en juillet ;
A vrej he gorf dre ar strejou,
O reded foar ha marc'hajou,
Gant nerz an heol a vez rouzet,
Gant ar glao pil a vez treuzet.
 Lui qui s'échine le corps par les chemins,
 A courir foires et marchés ;
 Lui dont l'ardeur du soleil basane la peau ;
 Lui dont les pluies diluviennes fouettent la peau.

Oh ! den a vev dioc'h ar seurt giz,
Den a ra hent gant ar seurt tiz,
A dle paka, me gred ervad,
Eur c'hornik coant e ti hon Tad.

Oh ! l'homme qui vit de cette manière,
L'homme qui progresse à cette allure
Doit récolter, j'en suis persuadé,
Un joli petit coin dans la maison de notre Père,

E ti hon Tad euz an Envou,
Eun ti a zo leun a vadou,
Eun ti hep doan hag hep chastre,
Eun ti hep trouz hag hep guidre.

Dans la maison de notre Père qui est aux cieux,
Une maison qui est remplie de biens,
Une maison d'où sont bannies et la crainte et la gêne,
Une maison d'où sont bannies et les querelles et la ruse ».

(Lan an Dall. N° 114, 6.IV.67, p. 76).

18. Cette différenciation nous paraît importante : nous nous appuyons sur une réflexion d'Eugen Weber dans « La fin des terroirs » (Fayard, 1983) qui fait « une distinction entre le paysan pour lequel l'agriculture est un mode de vie, non une source de profit, et l'agriculteur (*farmer*), qui pratique l'agriculture comme une industrie et considère la terre comme un capital et une marchandise » (p. 175-176).

19. « Er c'hoec'h ha tregont provinz a bere eo savet rouantelez Franz, ne gav ket d'in e vez hini ebet hag e deffe kemend a bardoniou a provinz Breiz. El loden euz ar provinz-se hanvet Breiz-Izel, ispisial, ez eus pardonniou en holl paressiou. / Des trente-six provinces qui forment le royaume de France, je ne pense pas qu'il y en ait une seule qui ait autant de pardons que la province de Bretagne. C'est dans la partie de cette province appelée Basse-Bretagne, spécialement, qu'il y a des pardons dans toutes les paroisses » (N° 395, 8.IV.1872, p. 147).

20. « Deus-ta, mis caer, mis Mari ! (...) Mall zo d'as kueleit ; ema an oll gristenien vad oc'h da c'hedal. Deus ta, miz a laouenidigez, da zigas gliz an env d'an douar ha gliz ar c'hras d'an eneo. (...) Caout a ra din (...) guelet ar Verc'hez Santel o lacat a gostez, oc'h ober eun dibab euz ar grasou adremen dre he daouarn evit ho ranna etre e bugale epad ar mis caer a ia da zigeri. / Viens donc, mois magnifique, mois de Marie ! (...) Nous avons hâte de te voir ; tous les bons chrétiens t'attendent. Viens donc, mois d'allégresse, apporter la rosée du ciel à la terre et la rosée de la grâce aux âmes. (...) Il me semble (...) voir la Vierge Sainte mettre de côté et faire un choix des grâces qui passent entre ses mains pour les partager entre ses enfants pendant le beau mois qui va commencer » (N° 535, 1.V.1875, p. 97).

21. « Galvet omp oll gant Doue evit beza saent, hag evelse e tleomp kemeret skuer dioc'h ar re zo anavezet ho zantelez gant an iliz, ha dreist oll gant ar re a zo euz ar memes goad ganeomp, a zo ganet hag o deus bevet en hor bro, hag a zo hirio en env. / Nous sommes tous appelés par Dieu à être saints et ainsi nous devons prendre exemple sur ceux dont l'Eglise reconnaît la sainteté et surtout sur ceux qui sont de notre sang, qui sont nés et qui ont vécu dans notre pays et qui sont aujourd'hui au ciel » (Goulven Morvan. N° 242, 18.IX.69, p. 259-260).

22. An Ermit. N° 223, 8.V.1869, p. 108. Sous cette signature se cache Jean-Charles Kersale, né le 22 octobre 1818 à Loctudy. Ordonné prêtre en 1847, il est nommé vicaire à Laz. En 1857, il est nommé chapelain de la Salette, en Morlaix. Il fait partie des rédacteurs réguliers du premier *Feiz ha Breiz*. Il meurt le 13 novembre 1892.

23. ... car « ar pezh a ra da vicherourien trei kein d'ar religion, eo ma cavont eno tud difeiz evit ho skolia var an droug. / ce qui fait que des ouvriers se détournent de la religion, c'est qu'ils trouvent là des mécréants qui les instruisent sur le mal » (N° 328, 13.V.1871, p. 113).

24. N° 469, 24.I.1874, p. 409.

25. « *Brema ez euz eur pennad amzer, eur barz a Vreiz, an hini en deuz, ep mar, great muia vad d'ar brezoneg en hon amzer, an hini en deus skignet dre Vreiz-Izel ar c'hanaouennou, ar guerziou-ze anavezet hirio gant an oll, ia canaouennou ha guerziou ha n'eus c'hoez fall ebet gantho, rag an den ma comzan anezhan a zo couls christen ha ma zeo breton goueziek; ar bars-ze a scrife din ar verzik-ma e latin: Perditus ! heu, liquidus (sic) immisi fontibus apros.*

Da lavaret eo, reuzeudik ma zoun, me zo bet ar c'henta oc'h efa en eur feunteun dour sclear, hag em eus desket an hent d'ar moc'h gouez da vont d'ar feunteun-ze da ober goueillen euz he dour. / Il y a maintenant un certain temps, un barde de Bretagne, celui qui a, sans doute, fait le plus de bien au breton à notre époque, celui qui a répandu à travers la Basse-Bretagne les chansons, ces plaintes aujourd'hui connues de tous, oui, des chansons et des plaintes qui n'ont point de mauvaise odeur car l'homme dont je parle est aussi chrétien qu'il est Breton savant; ce barde m'écrivait en vers latins: Perditus ! heu, liquidus immisi fontibus apros.

C'est-à-dire : pauvre de moi, j'ai été le premier à boire à une fontaine d'eau claire et j'ai appris aux sangliers à se rendre à cette fontaine pour faire de son eau de la lavasse » (Goulven Morvan. N° 387, 29.VI.1972, p. 170).

Derrière ce barde anonyme, se cache sans aucun doute, Hersart de la Villemarqué – qui signe *Kermarker* dans notre hebdomadaire –, dont le *Barzaz Breiz* (réédité définitivement en 1867) est pour G.M. le type même de la bonne littérature bretonne. Notre citation prouve en outre que G.M. et *Kermarker* entretenaient des contacts, tout au moins épistolaires. (Rappelons que le seul texte, à notre connaissance, qu'ait écrit G.M. dans le 2^e *Feiz ha Breiz* est dédié à La Villemarqué. (Cf. n° 26, 26.VI.1880). Enfin, notre citation montre que *Feiz ha Breiz*, par son directeur interposé, prend fait et cause pour Hersart de la Villemarqué dans la querelle qui a éclaté en 1867 au Congrès celtique international de Saint-Brieuc, animée notamment par Luzel – collecteur, certes mais aussi républicain. (Le vers latin cité est en réalité une double réfection inspirée de la deuxième Bucolique de Virgile :

« *Eheu ! Quid nolui misero mihi ? Floribus Austrum*

Perditus et liquidis immisi fontibus apros. (Buc 2, 58/59)

Hélas ! Qu'ai-je voulu, malheureux ? Sur les fleurs j'ai, dans mon égarement, lâché l'Auster, et dans les sources limpides les sangliers »).

26. Dans deux articles publiés à la suite (n° 532 et n° 533), J.M.G. (Jacques-Marie Guillou) compare les pardons d'autrefois à ceux d'aujourd'hui. « *Ar pezh a ra va c'haon ha va zristidiguez eo gueleo koeza bep bloas pardon ar barrez. O torn var o koustians, evit pegement a dud pardon ar barrez ne deo ken nemet eur foar a dud iaouank ! petra reont muioc'h en eur foar ? petra reont nebeutoc'h en eur pardon ? (...) Var ar blassen e tanser (dansou nevez); heno hen hostaleuriou soken e kaner (chansonioù nevez); hen henchou, er parkeier... / Mais ce qui fait mon regret et ma tristesse, c'est de voir délaissé le pardon de la paroisse. Votre main sur la conscience, dites-moi pour combien de gens le pardon de la paroisse n'est-il plus qu'une foire de jeunes gens ? Que font-ils de plus dans une foire ? Que font-ils de moins dans un pardon ? (...) Sur la place, on danse (des danses nouvelles), même dans les auberges on chante (des chansons nouvelles) dans les chemins, dans les champs... » (N° 533, 17.IV.1875, p. 52-53).*

27. *Lan an Dall*. N° 338, 22.VIII.1871, p. 196.

28. *An Ermit*. N° 223, 8.V.1869, p. 109-110.

L'auteur conclut ainsi : « *Evelse'ta va c'henvroiz ker, dalc'hit mad d'ho prezzoneg, da yez ho tud coz : Diskit ar galleg, mar kerit, evid ober oc'h afferiou gan paotred ar gwiryou hag al lezennou ; mes ra vezo ar brezoneg ar yez a gomzot en ho tiez, en ho parkou, er gador-goves, ar yez a glevot er c'hatekiz hag er gador-brezeg. Ia, komzit ar brezoneg ouz ho kerent, ouz ho mignoned, ouz ho peleyen, ouz Doue hag ouz he zent en ho pedennou. Ne gomzit ar galleg, nemed ouz paotred ar c'hargou, ouz paotred ar gouarnamant, ouz kemment a chach arc'hant euz ho kodellou. Ia, respet beppred da yez kaer ho tadou ! / Ainsi donc, mes chers compatriotes, tenez bon à votre breton, à la langue de vos ancêtres. Apprenez le français, si vous voulez, pour faire vos affaires avec les gens des villes, avec le notaire, avec le médecin, avec*

les gens de l'administration et les hommes de loi ; mais que le breton soit la langue que vous parlerez dans vos maisons, dans vos champs, au confessionnal. Oui, parlez breton à vos parents, à vos amis, à vos prêtres, à Dieu, et à ses saints dans vos prières. Ne parlez français qu'aux fonctionnaires, aux gens du gouvernement, à tous ceux qui soutirent de l'argent de vos poches. Oui, respect toujours à la belle langue de vos pères ! »

29. Dans le n° 4, l'auteur de l'éditorial – très certainement Goulven Morvan – répond à « deux ou trois Parisiens » (il ne dit pas qui ils sont) qui, dans leurs journaux (il ne dit pas lesquels) ont critiqué la naissance de *Feiz ha Breiz*. « *Ar brezonec a viro ouzoc'h da zeski ar gallec, emezo (...). Ra ve guir kement-se ma tleffe hema lamet diganeoc'h ho feiz ! Mes her gouzout a reomp, ne ket diassoc'h deski langach Frans, abalamour ma c'hozeur hini Breiz-Izel. Evel ne ket diassoc'h caret ar Franç abalmour (sic) ma careur Breiz Izel. Ne zisprijomp netra a guement a deu deomp a vroc'hall, nemet ar pezh hon lacaffe da goll hon religion. Ne zisprijomp ket eta ar gallec, evidomp da scriva e brezonnek. Hoguen cassonni hon euz ouz al levriou hag ar c'hazetennou a brezec dizenti ous an deveriou a gristen. / Le breton vous empêchera d'apprendre le français, disent-ils (...). Puisse cela être vrai si celui-ci devait vous faire perdre votre foi !*

Mais, nous le savons, il n'est pas plus difficile d'apprendre la langue de la France, pour la raison que l'on sait celle de la Basse-Bretagne. Comme il n'est pas plus difficile d'aimer la France pour la raison que l'on aime la Basse-Bretagne. Nous ne méprisons rien de ce qui nous vient de France, hormis ce qui nous ferait perdre notre religion. Nous ne méprisons donc pas le français, bien que nous écrivions en breton. Mais nous avons de la haine envers les livres et les journaux qui prêchent la désobéissance aux devoirs de chrétien ».

30. N° 20, 17.VI.1865, p. 156.

31. Né le 5 février 1826 à Plounéour-Trez, Jean Favé est tour à tour avocat, régent au collège de Landerneau et enfin médecin à Kerlouan, où il meurt le 13 février 1885.

32. Les deux derniers vers font irrésistiblement penser à la 9^e strophe de « *Kanaouen ar Vretoned / chant des Bretons* » composée et chantée en 1836 par Auguste Brizeux :

« *Mé drouc'ho ma zéôd em bek* Je couperai ma langue dans ma bouche
Kent diziski ar brézonek. Avant d'oublier le breton
Ni zô bépred Nous sommes toujours *Brétoned* Bretons,
Brétoned tûd kaled. Les Bretons race forte ».

33. N° 469, 24.I.1874, p. 415-416.

34. Dans son étude sur le deuxième *Feiz ha Breiz*, parue dans la revue *Pluriel* (« Prêtres, nobles et paysans en Léon au début du XX^e siècle. Notes sur un nationalisme breton : *Feiz ha Breiz*, 1900-1914 », *Pluriel*, n° 18, 1979, p. 39-90), Fañch Elégoët, note que « cette revue se lance dans une vive stigmatisation de tous les éléments qui menacent l'ordre social paysan. Le nationalisme découle très logiquement de cette volonté de distancier la société agraire et l'ordre menacé, de l'extérieur menaçant » (p. 71). Il nous semble que, dès le premier *Feiz ha Breiz*, cette stigmatisation est déjà largement amorcée.

35. « *Na perak ar brezel ken tom, ker c'houek a rear, a nevez zo, d'ar veleien a zo en hon touez, en hor Breiz, d'ar veleien a zo hor breudeur, hor c'herent, hor guella mignoned, kaer a ve lavared, krial ar c'hontrol, hag e gallek hag e brezonek ? / Pourquoi donc la guerre si ardente, si déterminée que l'on fait, depuis peu, aux prêtres qui sont parmi nous, dans notre Bretagne, aux prêtres qui sont nos frères, nos parents, nos meilleurs amis, on aurait beau dire, hurler le contraire, en français et en breton ? » (N° 379, 4.V.1872, p. 108).*

36. « *Bourc'hisien, paotred kear, (...) lezit ar veleien da voti, ha da hench a re a c'hoanta voti evel m'eo dleet, evid mad an oll. Renet gant ho beleien, an dud dall ho unan a hello mond kempen avoalc'h gant ho hent. / Bourgeois, gens des villes, (...) laissez les prêtres voter et guider ceux qui veulent voter comme il se doit, pour le bien de tous. Dirigés par leurs prêtres, les aveugles eux-mêmes pourront suivre leur chemin correctement » (N° 380, 11.V.1872, p. 116).*

« *Mar fell da dud hep feiz hag hep relijion, da dud hag a zo ho flijadur, ho buez ober brezel d'ar Feiz, d'ar*

religion, en em lakaad e penn an afferiou e Brest, e Kemper, e Versaill ; ar Veleien hag hi a hell rei dezho ho mouesiou, hag hi a hell dougen ar re zo en ho c'harg da rei dezho ho mouesiou ? Ar Veleien ne dleont-hi ket neuze zoken, ervez ho galloud, mired na vezo roet mouesiou da dud hag a c'houlenn, a glask ober labour an diaoul var an douar, ha frankaad mui-oc'h-mui hent an ifern ? / Si des gens sans foi et sans religion, des gens dont le plaisir et la vie sont de faire la guerre à la foi, à la religion, si de telles gens veulent se mettre à la tête des affaires à Brest, à Quimper, à Versailles, les prêtres peuvent-ils leur donner leurs voix, peuvent-ils inciter ceux dont ils ont la charge à leur donner leurs voix ? Les prêtres ne doivent-ils pas alors, selon leur pouvoir, empêcher que l'on ne vote pour des gens qui demandent, qui cherchent à faire le travail du diable sur la terre et à élargir de plus en plus la route de l'enfer ? » (N° 381, 18.V.1872, p. 123).

37. « *Ma ne vez ket a urz en ti, ma ne vez na skubet an ti, na voalc'het ar skudellou, nag aozet, fichet ar gueleou, na destumet, pletet, kempennet an dillad, na pourjaset ar pred d'ar mare, na poazet avoalc'h ar iod, an avaloudouar, na kompezet ar c'hreier... gant ar merc'hed, ha Janned, ha Marc'harit, ha Mari, ha Bella... a vezo storloket dezho gant an Aotrou Person, gant an Aotrou Kure. Ha fall a ra ar veleien o prezeg d'hor merc'hed evel a reont ? Ha guelloc'h e ve evitho lezel var dro ar goazed, hep lavared eur ger, hep ober eur c'hrougnaden, merc'hed dibalamour, loudourenned, traou didalvez, mad hepken a vaga c'hoenn ha laou ? Ha ne ket an oll goazed, er c'hontrol, a dlefe rei mil bennoz d'an Aotrou Person ha d'an Aotrou Kure, abalamour ma prezegont ker brao d'ar merc'hed, ma tibunont ho c'huden dezho ker koant ? N'hor bez-ni ket, ni goazed, guelloc'h, kempennoc'h kundu digant hor merc'hed, pa zeu evelse hor beleien d'ho c'heleenn e poent, d'ho hench a zoare ? / Si les femmes n'ont pas mis d'ordre dans la maison, si elles n'ont pas balayé la maison, ni lavé les écuelles, ni fait et arrangé les lits, ni rassemblé, plié, réparé les vêtements, ni préparé le repas à temps, ni cuit suffisamment la bouillie, les pommes de terre, nivelé la litière dans les étables, alors Jeanne, Marguerite, Marie, Bella... se feront "enguirlander" par Monsieur le recteur, par Monsieur le vicaire. Les prêtres agissent-ils mal en faisant la morale comme ils le font à nos femmes ? Feraient-ils mieux de tolérer, pour s'occuper des maris, et ce, sans dire un mot, sans protester, des femmes désinvoltes, des malpropres, des fainéantes seulement bonnes à nourrir puces et poux ? Ne sont-ce pas, au contraire, les hommes qui devraient remercier mille fois Monsieur le recteur et Monsieur le vicaire de si bien faire la morale aux femmes, de si joliment régler leur problème ? N'avons-nous pas, nous autres hommes, une conduite meilleure, plus correcte, de la part de nos femmes quand nos prêtres viennent ainsi les enseigner à propos et les aiguillonner comme il faut ? » (N° 382, 25.V.1872, p. 132-133).*

38. « *Doue en deus renket ha reizet pep tra var an douar en hevelep doare ma o deuz an oll izom an eil euz equile, ar re vras euz ar re vihan, ar re binvidik euz ar re baour, evel ive ar re zister hag ar re baour o deuz izom euz ar re vraz hag euz ar re binvidik. Ar re vraz ha pinvidik o deuz izom da veza servichet gant ar re vihan ha paour, hag ar re baour, ar re vihan o deuz izom da gaout scoazel ha sicour digant ar re vras ha pinvidik. Ne c'hell ket an eil rum tremen eb egile, hag evel a lavaremp bremaik, kentoc'h e c'helfe c'hoaz ar re vihan tremen ep ar re vraz, eget na c'helfe ar re vras tremen ep ar re vihan. Petra a rafe tud pinvidik gant ho danvez ma ve red dezho en em zervicha ho unan ha ma n'o defe ket a dud paour evit sicour da ambreger ar madou-ze en deus laket Doue dezho etre ho daouarn ? / Dieu a tout organisé et tout réglé sur la terre de telle façon que chacun a besoin l'un de l'autre : les grands des petits, les riches des pauvres, tout comme les petits et les pauvres ont besoin des grands et des riches. Les grands et les riches ont besoin d'être servis par les petits et les pauvres, et de leur côté, les pauvres, les petits ont besoin de recevoir soutien et secours de la part des grands et des riches. Les deux catégories ne peuvent pas se passer l'une de l'autre et, comme nous le disions plus haut, les petits pourraient encore se passer des grands plus facilement que les grands se passer des petits. Que feraient des gens riches de leur bien s'ils devaient s'en servir pour eux-mêmes et s'ils n'avaient pas des gens pauvres pour les aider à utiliser ces biens que Dieu leur a mis entre les mains ? » (N° 399, 21.IX.1872, p. 265).*

39. C'est à partir de 1872 que l'on commence à prôner carrément le retour du roi, la république n'apportant que malheurs et désastres. (Cf. n° 362, 6.I.1872, p. 387.)

Dans le même ordre d'idées, *Feiz ha Breiz* publie en « feuillets », à partir de 1872 (N° 386, 22.IV. 1872), des extraits du livre de Jean-Guillaume HENRY, « *Buez an duk a Vourdel, Herri V / La vie du duc de Bordeaux, Henri V* », imprimé chez Clairet à Quimperlé, la même année. (J.G. HENRY, 1803-1880, aumônier de l'hospice de Quimperlé né à Mellac, était un grand ami de la Villemarqué, qu'il seconda pour la publication du *Barzaz Breiz* en 1839. Il est aussi l'auteur d'un recueil de cantiques – *Kanaouennou Santel*, édité en 1842 avec en préface l'essai de la Villemarqué, l'« Avenir de la langue bretonne » – dont le breton exagérément purifié, ne reçut guère l'agrément de ses confrères). Cette date de 1872 n'est pas innocente : le régime républicain est instauré et avance à visage découvert ; le temps est à l'urgence.

40. Au départ de Goulven Morvan, le journal cesse d'être publié pendant quelques mois puis repart le 19 février 1876, avec à sa tête le chanoine Gabriel Morvan, puis Jean-Marie Nédelec jusqu'à la fin de l'année 1877. Le relais est pris par Alfred Yvenat (qui signe A.), jusqu'à ce que ce dernier tombe malade au début de l'année 1883. C'est enfin Gabriel Milin qui, pour quelques mois seulement, prend la tête du journal, car ce dernier est déjà moribond.

RÉSUMÉS

Cet article rend justice au journal *Feiz ha Breiz* et à son rédacteur principal, Goulven Morvan. Après un rappel historique, l'auteur expose les grandes lignes de son analyse des 550 numéros du journal. Pour terminer, il élargit son propos en suggérant un certain nombre de réflexions son analyse a engendrées.

This article does justice to *Feiz ha Breiz* and its main editor, Goulven Morvan. After a brief historical review, the author outlines his analysis of the 550 issues of the newspaper. Finally, he broadens his analysis by suggesting a number of points to consider.

INDEX

Mots-clés : breton (langue), Feiz ha Breiz, Morvan (Goulven), paysanisme, religion

Keywords : Breton (language), Feiz ha Breiz, Morvan (Goulven), peasantism, religion

AUTEUR

RONAN CALVEZ

Doctorant